Introduction. Investir le genre en histoire des sciences et des savoirs. Pour une histoire plus juste

Valérie Burgos Blondelle, Juliette Lancel, Isabelle Lémonon-Waxin

▶ **To cite this version:**

Valérie Burgos Blondelle, Juliette Lancel, Isabelle Lémonon-Waxin. Introduction. Investir le genre en histoire des sciences et des savoirs. Pour une histoire plus juste. Cahiers François Viète, 2021, Une histoire genrée des savoirs est-elle possible ?, III (11), 10.4000/cahierscfv.292 . hal-03428197

HAL Id: hal-03428197
https://hal.science/hal-03428197

Submitted on 15 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAHIERS
FRANÇOIS VIETE

Série III - N° 11

2021

Une histoire genrée des savoirs est-elle possible ?

sous la direction de
Valérie Burgos-Blondelle, Juliette Lancel
Isabelle Lémonon-Waxin

Centre François Viète
Épistémologie, histoire des sciences et des techniques
Université de Nantes

SOMMAIRE

Introduction – Investir le genre en histoire des sciences et des savoirs. Pour une histoire plus juste

Valérie Burgos-Blondelle, Juliette Lancel & Isabelle Lémonon-Waxin

- ISABELLE LÉMONON-WAXIN 13
  De la salle à manger au Collège royal : les espaces savants des collaboratrices en astronomie de Jérôme Lalande

- MARTINE MILLE 13
  Pratique des sciences et diplomatie des espaces : les époux Brongniart entre collaboration domestique et sociabilités savantes en France au XIX^e^ siècle

- LISSELL QUIROZ 13
  Une analyse féministe décoloniale de l'histoire de l'obstétrique (Pérou, XIX^e^ siècle)

- ALEXANDRE KLEIN & MARIE-CLAUDE THIFAULT 13
  Quelle place pour les femmes francophones dans l'histoire des savoirs infirmiers au Québec ? L'exemple du nursing psychiatrique à Montréal (1912-1963)

- ISABELLE LÉMONON-WAXIN 13
  Entretien croisé sur l'histoire des femmes et du genre dans le champ de l'histoire des sciences et des savoirs avec Evelynn M. Hammonds, Ludmilla J. Jordanova, Ilana Löwy, Margaret W. Rossiter et Londa L. Schiebinger

Introduction

Investir le genre en histoire des sciences et des savoirs. Pour une histoire plus juste

Valérie Burgos-Blondelle, Juliette Lancel & Isabelle Lémonon-Waxin

En 1984, Michelle Perrot dirigeait les actes d'un colloque *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, dans le prolongement du séminaire initié en 1973 et intitulé *Les femmes ont-elles une histoire ?*[1] Ces questions, des historiennes et des historiens se les posent depuis les années 1970. Qu'en est-il aujourd'hui ? Cinquante ans de recherche sont-ils suffisants pour rattraper les silences qui pesaient sur l'histoire de la moitié de la population ? En histoire des sciences et des savoirs, malgré l'introduction progressive de réflexions autour des femmes et du genre grâce à la critique féministe des sciences, il reste beaucoup à faire (Peiffer, 2000). Les études de genre et des rapports sociaux de sexe ne concernent pas seulement les femmes, mais la construction du masculin et du féminin, et les inégalités qui en découlent. Ainsi, chacune, chacun d'entre nous est concerné·e.

Ce dossier invite à l'écriture d'une histoire des sciences et des savoirs qui prend en compte le genre comme outil d'analyse. Avec les apports des *Women's Studies*, des *Gender Studies* et des *Feminist Studies* qui se sont développées depuis les années 1970, c'est un ensemble épistémologique et méthodologique riche qui s'offre à l'historien·ne des sciences et des savoirs pour étoffer son écriture de l'histoire. Nous ne discuterons pas ici des différents positionnements épistémologiques en lien avec les questions de genre, mais rappellerons simplement que les débats existent au sein même de ces communautés, certaines féministes françaises issues de traditions culturelles différentes ayant pensé les rapports sociaux de sexe en termes marxiens de classe (Colette Guillaumin) ou explicité les fondements de la hiérarchie entre les sexes par la « valence différentielle des sexes » (Françoise Héritier). Pour Joan Scott (1986, p. 141), « le genre est un élément constitutif des rapports sociaux fondé sur des différences perçues entre les sexes [... C'] est une façon première de signifier des rapports de pouvoir ». Judith Butler (1990) insiste sur sa performativité. Nous choisissons ici de mobiliser le terme de genre comme la construction sociale de sexe, positionnant chaque acteur·rice dans un rapport de pouvoir déterminé au sein d'un ensemble d'autres rapports de pouvoir. Ces derniers, selon l'approche intersection-

[1] Ce séminaire était mené par Michelle Perrot, Fabienne Bock et Pauline Schmidt à l'université Paris VII-Jussieu (Thébaud, 2007, p. 5).

nelle originellement théorisée par Kimberlé Crenshaw (1989), s'expriment par exemple sous la forme du classisme, du racisme, du validisme, etc. Alors que l'Académie française n'a toujours pas fait entrer le mot genre dans cette acception au sein de son dictionnaire, il nous paraît le plus approprié pour rendre compte, dans une approche d'histoire des sciences et des savoirs, des rapports sociaux de sexe à l'œuvre dans la construction, la circulation et la représentation des savoirs.

Depuis la première interrogation en France de Michelle Perrot en 1973, plusieurs ouvrages d'histoire ont également fait date tels que *A History of their own* de Bonnie S. Anderson et Judith P. Zinsser en 1988 et l'*Histoire des femmes en Occident* de Georges Duby et Michelle Perrot à partir de 1991. Nombre de philosophes, d'historiens et d'historiennes des sciences et savoirs se sont attaché·es à chercher les traces de ces rapports de genre. Ils et elles les ont analysées selon des approches multiples et souvent complémentaires. Nous ne citerons ici que quelques travaux qui ont le plus marqué notre parcours de recherche sur la période qui précède les années 2000. Margaret W. Rossiter (1982) a mobilisé un riche ensemble archivistique pour mettre en évidence, entre autres, l'effet Matilda ainsi que les ségrégations disciplinaire et hiérarchique subies par les femmes en science. Evelyn Fox Keller (1985) a habilement exposé la nature masculine de la science occidentale avant que Londa L. Schiebinger (1989) ne se saisisse de la célèbre maxime de Poullain de la Barre — « L'esprit n'a pas de sexe » — pour interroger la supposée inconciliabilité entre sciences occidentales et féminité depuis le XVII^e^ siècle. Par l'approche visuelle, Ludmilla J. Jordanova (1989) a, quant à elle, analysé le rôle des sciences et de la médecine au XIX^e^ siècle dans les mécanismes de discrimination genrée. En France, Françoise Collin (1992) et Michèle Le Doeuff (1998) ont encouragé le questionnement de la nature sexuée des sciences et des savoirs. À la suite du célèbre *Sex and Scientific Inquiry* coordonné par Sandra Harding et Jean F. O'Barr en 1987, *Gender and Scientific Authority* a revisité les questions majeures de la recherche sur les questions de genre dans les sciences (Laslett et al., 1996). Enfin, l'ouvrage coordonné par Delphine Gardey et Ilana Löwy (2000) a établi un état des lieux des recherches croisant histoire des sciences et histoire des femmes et du genre sur la fabrication du féminin et du masculin depuis les années 1970.

Avec ce dossier intitulé *Une histoire genrée des savoirs est-elle possible ?*, nous nous inscrivons à la suite de ces travaux et de ceux qui leur ont succédé depuis les années 2000. Nous souhaitons ainsi contribuer à notre tour au corpus de connaissances croisant histoire des sciences & des savoirs et his-

toire des femmes & du genre[2]. Dans quel objectif ? Tout d'abord pour établir un récit historique plus complet qui rend compte de ses différent·es acteurs et actrices. Déjà en 1996, Judith P. Zinsser écrivait à ce propos : « Je ne crois pas que l'organisation du récit standard de l'histoire du monde, de l'Europe ou des États-Unis rende cela possible [...] Afin de genrer l'enquête, il faut repenser l'histoire en termes d'actions, d'interactions et de réactions, par des femmes et des hommes, entre des femmes et des hommes, par des femmes, et par des hommes... »[3] Faire ce travail de (re)découverte[4] au prisme du genre amène à mettre au jour des savoirs, des pratiques, des lieux, des acteurs et actrices effacé·es du récit historique des « grands hommes » et des institutions. Caroline Trotot, Claire Delafraye et Isabelle Mornat rappellent combien l'oubli des femmes peut biaiser la compréhension des épistémès. Elles expliquent : « Les œuvres des femmes font valoir un point de vue propre dont le manque fausse la construction du champ tout entier et qu'il faut commencer par essayer de restituer, sans chercher à tout prix des génies précurseurs, ni faire de leurs figures des échos-fantasmes d'une continuité historique comme l'a analysé Joan Scott » (Trotot et al., 2020, p. 19). Leur absence, une fois prise en compte, révèle les mécanismes de la domination masculine[5] sur les savoirs dans l'entrelacs des pouvoirs auxquels participent également les femmes. Au-delà, cette ap-

[2] Cette interrogation a également été portée récemment par (Bonnemère et al., 2020 ; Trotot et al., 2020 ; Godlewicz-Adamiec et al., 2020). D'autres disciplines historiques s'y sont aussi aventurées : histoire des sciences humaines et sociales (Fauvel et al., 2019), socio-histoire (Jacquemart, 2017), histoire religieuse (Baury, 2015), histoire de la littérature (Keilhauer & Steinbrügge, 2013), histoire des techniques (Knittel & Raggi, 2013), histoire de l'art (Clausen, 2010), histoire des médias (Thérenty, 2009), entre autres.

[3] Notre traduction de : « I do not believe that the standard narrative organization for world, European, or U.S. history makes that possible […] In order to gender the survey one must rethink history in terms of actions, interactions, and reactions, by women and men, between women and men, by women, and by men. » (Zinsser, 1996).

[4] Il s'agit effectivement parfois d'une redécouverte au XXI^e^ siècle de connaissances bien établies et visibles au cours des siècles passés. Ainsi, au XVIII^e^ siècle, les astronomes et savants parisiens comme berlinois connaissaient parfaitement les travaux astronomiques de Maria Winkelmann Kirch et de ses filles, et ils avaient pour certains des échanges épistolaires avec elles. Pourtant, ces femmes astronomes ont été effacées du récit historique dès le XIX^e^ siècle, pour reprendre leur place légitime à la fin du XX^e^ siècle (Schiebinger, 1987).

[5] Nous rappelons ici que « parler de "domination masculine" relève d'un constat scientifique et non d'un jugement : ce qui est à la fois largement su et régulièrement remis en question ! » (Klapisch-Zuber et al., 1986, p. 281).

proche genrée de l'histoire des savoirs interroge « le sexe du savoir », « le sexe des sciences » (Le Dœuf, 1998 ; Collin, 1992) et met en débat leurs catégories, leurs hiérarchies et leurs légitimités. Sur ce point, Elisabeth Potter écrivait en 2001 : « le plus grand défi consiste à montrer l'influence des considérations de genre sur le contenu technique et physique des sciences » (Potter, 2001 citée par Gardey, 2005, p. 39). S'il a déjà été relevé par de nombreux auteurs dans le domaine de la santé (Fausto-Sterling, 1989 ; Martin, 1991 ; Richardson, 2013 ; Jordan-Young, 2010), ainsi que dans le domaine des techniques (Chabaud-Rychter & Gardey, 2002 ; Knittel & Raggi, 2013), il reste encore fort à faire dans d'autres domaines des savoirs. C'est d'ailleurs un des enjeux du projet *Gendered Innovations* porté par Londa Schiebinger à Stanford dès 2005 et désormais soutenu par la *National Science Foundation* américaine et la Commission européenne[6].

Du fait de l'exclusion historique des femmes de la construction des sciences telles que nous les connaissons aujourd'hui, il semble opérant de ne pas considérer seulement l'histoire des sciences, mais également l'histoire des savoirs. En effet, les savoirs produits et mobilisés par les femmes ont pendant longtemps été considérés comme des savoirs profanes, exclus du champ scientifique masculin. Écrire une histoire genrée nécessite donc une attention particulière à ces savoirs tout comme aux sciences institutionnalisées, de manière à contourner cette « ségrégation sexuelle » (Rossiter, 1982, p. 51). Les débats sur ce que devrait inclure ou non l'histoire des savoirs sont encore ouverts dans la communauté et nous ne nous pencherons pas sur cet enjeu ici[7]. Les questions qui nous intéressent sont celles qui sous-tendent toute recherche en histoire des sciences : qui est autorisé à produire des savoirs ? Dans quelles arènes ? Quels types de savoirs ? Y a-t-il une spécificité des savoirs en lien avec leurs producteurs et productrices ? Y répondre dans le cadre de l'écriture d'une histoire genrée contribue à situer davantage encore ces savoirs en précisant le point de vue d'où la science est produite (Harding, 1986 ; Haraway, 1988). Il faut souligner que dans cette aventure où le recours aux récits autobiographiques est souvent incontournable, une attention toute particulière doit être portée au genre de leur auteur et de leur récit (Govoni & Franceschi, 2014).

Nous avons volontairement choisi d'exclure de ce dossier les « héroïnes » de l'histoire des sciences telles Émilie Du Châtelet ou Marie Curie

[6] http://genderedinnovations.stanford.edu/

[7] À ce sujet, voir par exemple les deux dossiers qui y ont été consacrés par la revue *Berichte zur Wissenschatsgeschicte* en 2018 (vol. 41) et 2019 (vol. 42). Nous rappelons également les réflexions de Peter Dear (2005), Lorraine Daston (2017) et Peter Burke (2016) ainsi que l'ouvrage dirigé par Dominique Pestre, *Histoire des sciences et des savoirs* (2015) en trois volumes.

pour la France, et de focaliser ce dossier thématique sur les invisibilisées de la construction des savoirs. Les « héroïnes » témoignent de la capacité des femmes à être des génies comme les autres, et contribuent à ce titre à la construction de la figure des femmes scientifiques. Cependant, les récits qui les entourent soulignent bien souvent le caractère exceptionnel de leurs trajectoires. Ils renforcent ainsi le « complexe Madame Curie » selon la thèse de Julie Des Jardins (2007) et la définition d'un standard de comparaison inaccessible comme l'explique Margaret W. Rossiter (1982, p. 175). Ils constituent également des recours faciles pour les multiples formes de tokénisme qui fleurissent encore en France. Afin de contribuer de manière modeste à gommer peu à peu l'effet Matilda mis en évidence par Rossiter, notre choix s'est donc porté sur les femmes effacées de l'histoire des sciences et des savoirs comme actrices de l'entreprise savante.

Ce dossier thématique est né avant tout d'une expérience de recherche collective au travers de la création et de l'animation du séminaire *Femmes et savoirs*, que nous avons organisé d'octobre 2014 à juin 2017 au Centre Alexandre Koyré, dans le cadre des ateliers de doctorants de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) (Burgos-Blondelle et al., 2021). À la fin de cette expérience, il nous est apparu nécessaire d'investir un espace éditorial afin de partager avec la communauté scientifique une partie des travaux présentés ainsi que de nouveaux prolongements. Les *Cahiers François Viète* nous ont offert cette opportunité fin 2019, et l'appel à contributions a reçu de nombreux retours d'ancien·nes participant·es (intervenant·es, discutant·es, auditoire) et de nouveaux contributeurs et nouvelles contributrices. Malheureusement, nombre d'entre elles et eux ont dû faire face aux bouleversements entraînés par la pandémie qui a touché la France début 2020. Fermeture des archives, confinement, construction de nouveaux supports de cours virtuels pour l'université, prise en charge de la classe à la maison des enfants, soutien des aînés, etc. ... sans parler de la charge psychologique, ont ralenti voire complètement stoppé la rédaction de certaines contributions. Par la force de la situation que nous traversons, ce dossier qui devait embrasser un temps long du XVII^e^ au XXI^e^ siècle et un éventail large de savoirs (mathématiques, santé, astronomie, archéologie, oniromancie, vulgarisation scientifique 2.0, minéralogie, océanographie, savoirs industriels) s'est trouvé réduit à la période XVIII^e^ - premier XX^e^ siècle, et les champs de savoirs resserrés à la santé, la minéralogie et l'astronomie. Il couvre cependant une relative diversité d'aires géographiques, allant de la France au Pérou en passant par le Québec. Nous aurions souhaité pouvoir explorer d'autres continents comme l'Asie ou l'Afrique, mais cela devra être remis à un autre projet.

Les contributions de ce numéro s'organisent autour de trois problématiques dont l'une, déclinée transversalement par chacun.e des auteur·ices, vise à interroger les modes de production et de circulation des savoirs accessibles aux et/ou mobilisés par les femmes dans un monde savant dominé par les hommes. La seconde problématique examine l'inscription spatiale des pratiques scientifiques et de leur répartition genrée. La troisième questionne le « faire » à travers la notion d'*agency* avancée par Judith Butler (1990).

Questionner les modes de production et de circulation des savoirs dévolus aux ou sur les femmes conduit à circonscrire les rôles qui leur sont attribués/concédés dans l'entreprise savante. Identifier et caractériser leurs pratiques et les fonctions qu'elles y endossent, officieusement ou non, permet de mettre en lumière les relations de pouvoir à l'œuvre au sein de la sociabilité savante. Celle-ci dévoile ainsi ses hiérarchies, ses modes de légitimation et d'exclusion, et l'influence des normes de genre, en particulier dans le domaine des représentations. En cela, ce questionnement éclaire des facteurs potentiels d'inclusion ou d'exclusion portés par les discours.

Investir la notion d'espace dans une approche genrée c'est explorer non seulement des lieux de la construction des savoirs, régulièrement négligés et considérés parfois trop vite comme féminins (à l'exemple de la cuisine, du jardin, de la nurserie, etc.) mais également un système de positions, de pratiques sociales et de styles de vie (Bourdieu, 1984). Étudier la dynamique *intra* et *inter* espaces à la lumière de leur historicité permet de circonscrire au mieux la production et la circulation des savoirs par et/ou sur les femmes et de s'interroger sur la manière dont ces espaces sont genrés. Ainsi, il devient possible de comprendre leurs stratégies d'accession et de participation au monde savant, d'en délimiter les frontières, de mettre en évidence leur implication aux marges de la cité savante, et de souligner les va-et-vient de ces savoirs d'un espace à l'autre. Au travers des discours sur et par les femmes, dans et entre ces différents espaces, une ébauche de la division genrée du travail savant se dessine et conduit à interroger leur *agency* face à cette division : assimilation, résistance, détournement, réappropriation ?

Le troisième axe de questionnement, centré sur le « faire », s'attache à la fois aux pratiques matérielles de sciences ou de savoirs et à la capacité d'action des femmes concernées. Établir une dialectique entre l'activité scientifique concrète et quotidienne des femmes, et leur capacité, consciente ou non, intentionnelle ou non, d'agir sur le monde qui les entoure met en lumière leur *empowerment*, défini par Cynthia Kraus comme la « marge de manœuvre » d'un individu, sa capacité à résister, à contourner, à

subvertir une forme de pouvoir[8]. Ce dernier terme est alors à entendre dans son acception foucaldienne et son lien avec le(s) savoir(s). En se focalisant sur les gestes, la pensée opératoire, les objets vecteurs de production de savoirs, leur coût implicite ou non, les lieux et les individus impliqués, cet axe propose l'usage de l'*agency* et de l'*empowerment* comme outils d'analyse et non comme fins. Loin d'alimenter le mythe des pionnières, il vise à comprendre, par l'étude des sources et l'exploration des terrains, l'impact de l'investissement des femmes dans les pratiques de savoirs.

Le dossier s'ouvre sur deux contributions s'inscrivant dans le prolongement des études spatiales des pratiques scientifiques. Les autrices appréhendent l'espace comme acteur de la production savante dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle et au début du XIX^e^ siècle, mobilisant une grande variété de sources (collections muséales, archives institutionnelles, carnets de voyages, inventaires après décès, lieux de savoirs). Elles étudient l'espace domestique comme espace savant décortiquant l'organisation de la science domestique en interaction avec la science institutionnalisée.

Isabelle Lémonon-Waxin analyse sous l'angle inédit d'une « intendance scientifique » dévolue à trois femmes de son entourage, les modes d'administration des espaces savants, principalement domestiques, de l'astronome français Jérôme Lalande. La structuration par l'espace de la division sociale et genrée du travail savant à la fin du XVIII^e^ siècle et le façonnement de l'espace domestique pour et par les sciences sont décrits et analysés à la lumière d'un corpus inédit de sources primaires. L'autrice complète l'historiographie d'une analyse genrée de la division du travail savant et réinvestit l'étude de l'espace domestique comme espace savant.

Martine Mille, au travers d'une approche matérielle des lieux de savoirs du couple Brongniart au début du XIX^e^ siècle en France, analyse les pratiques de Cécile, « l'épouse du » minéralogiste Alexandre. Loin du rôle réducteur attribué par l'historiographie à Cécile, cette étude dévoile une multitude de fonctions nécessaires à l'entreprise savante du mari (secrétaire, assistante, intendante et technicienne scientifique, etc.). Se focaliser sur l'épouse permet d'appréhender autrement les espaces scientifiques et/ou domestiques, révélant perméabilités et hybridations des lieux associées à une forme de diplomatie des espaces du savant. Cette approche nouvelle par la diplomatie, introduite par l'autrice est un apport original et prometteur. La mobilisation du Système d'information géographique (SIG) matérialisant déplacements et localisations du savant enrichit la compréhension de cette diplomatie, bien souvent régulée par Madame. Passant de lieux dits

[8] Le terme *empowerment* utilisé par Judith Butler en 1990 est ainsi traduit par Cynthia Kraus (Butler, 2005).

féminins à des lieux dits masculins, Martine Mille montre comment l'épouse, maintenue aux marges des institutions savantes, endosse un rôle actif dans l'entreprise savante. Elle complète en cela la béance de l'historiographie des couples en sciences sur la France du premier XIX^e^ siècle.

Dans un second temps, deux contributions analysent l'*agency* des femmes dans la production des savoirs médicaux et illustrent leur marge de manœuvre. Au travers du pouvoir acquis, perdu, voire confisqué se révèle une pluralité d'enjeux sociaux, politiques, économiques et intellectuels de la construction des savoirs. Les auteur et autrices établissent une dialectique entre l'activité scientifique concrète et quotidienne des femmes, et leur capacité, consciente ou non, intentionnelle ou non, à agir sur le monde qui les entoure. Il et elles révèlent les processus de confiscation de champs de savoirs entiers aux femmes, tout en soulignant les oublis mémoriels de l'histoire, et au-delà l'injustice épistémique dont elles font l'objet.

Lissell Quiroz questionne et revisite sous l'angle du genre et de la colonialité une historiographie de l'obstétrique au Pérou, centrée sur les médecins (hommes, blancs, bourgeois). Cette approche intersectionnelle met en évidence la confiscation au cours du XIX^e^ siècle, par les colons masculins, du pouvoir obstétrical détenu jusqu'alors par les femmes. Elle met également en lumière des savoirs perpétués par les accoucheuses traditionnelles qui ont été écartés du corpus de l'obstétrique au XIX^e^ siècle. Même si le métier de sage-femme s'institutionnalise, il est confié à la responsabilité de femmes européennes sous la tutelle de médecins masculins. L'autrice expose la manière dont l'*agency* des femmes durant l'accouchement traditionnel est peu à peu supprimée au profit de la médecine occidentale de l'accouchement. L'approche féministe et décoloniale proposée par le texte souligne la dimension politique et historique de la maternité en caractérisant les oppressions des « subalternes ». La dialectique construite par Lissell Quiroz entre données anthropologiques et sources historiques offre un texte riche qui réexplore une historiographie incomplète sur les savoirs médicaux.

Alexandre Klein et Marie-Claude Thifault, en mobilisant les sources de deux institutions hospitalières (l'une religieuse, l'autre laïque), interrogent et révisent l'historiographie existante du *nursing* psychiatrique au Québec, à l'aune du genre. Par une analyse de l'action et de l'*agency* des infirmières psychiatriques au début du XX^e^ siècle, il et elle montrent comment celles-ci participent à la construction d'un nouveau corpus de savoirs et de pratiques et comment ce savoir/pouvoir leur est confisqué par les hommes qui s'y investissent alors qu'il devient reconnu. Contribuant à corriger l'amnésie de l'histoire des soins infirmiers psychiatriques dans ce pays, Alexandre Klein et Marie-Claude Thifault mettent en évidence les mécanismes d'exclusion

historiographiques et politiques à l'œuvre vis-à-vis des femmes détenant initialement une forme de pouvoir sur la construction des savoirs psychiatriques. Il et elle restituent ainsi un « chaînon manquant » dans l'histoire professionnelle du *nursing* au Québec.

Enfin, le dossier se clôture sur un entretien croisé réalisé au cours de l'été 2021 avec cinq historiennes française, américaines et anglaise qui ont contribué à nourrir depuis les années 1980 les études sur les femmes et le genre dans le champ de l'histoire des sciences et des savoirs[9]. Ludmilla J. Jordanova (Durham University), Evelynn M. Hammonds (Harvard University), Ilana Löwy (Cermes3-Inserm), Margaret W. Rossiter (Cornell University) et Londa L. Schiebinger (Stanford University) reviennent sur leurs trajectoires de recherche, pointant les avancées majeures et les freins éventuels dans le champ des études de genre en histoire des sciences. Elles nous livrent également leurs aspirations pour les années à venir.

Les articles composant ce dossier montrent une nouvelle fois que les femmes sont des actrices à part entière de la construction des sciences et des savoirs sur un temps long, malgré l'exclusion qu'elles subissent de par leur genre. L'auteur et les autrices de ce dossier thématique illustrent les mécanismes sociaux qui contribuent à cette exclusion à la fois des institutions savantes, mais également du récit historique et de la mémoire collective. Il et elles mettent en lumière la division genrée du travail savant et l'assignation genrée — voire la régulation — des espaces selon une approche naturalisante des capacités féminines. Il et elles éclairent également la hiérarchisation genrée et parfois raciale des savoirs, des pratiques et des gestes affectant les femmes, dont les travaux sont considérés comme subalternes. Leurs analyses montrent comment s'opère la confiscation et/ou la disqualification des savoirs produits par des femmes au profit des hommes. Mais elles révèlent aussi leur capacité d'agir, les interstices dont elles se saisissent pour devenir actrices de la production des sciences et des savoirs, jouant voire détournant pour cela les normes sociales de la cité savante. Leurs travaux poussent non seulement à encourager l'usage du genre comme catégorie d'analyse systématique de l'histoire des sciences et des savoirs dans une approche intersectionnelle et globale, mais également à repenser nos propres modes de production de savoirs à la lumière de ces catégories. Il s'agit là à la fois d'un enjeu épistémologique et politique. L'histoire des sciences, à la différence de disciplines comme l'histoire, la

[9] Cet entretien croisé a été construit à l'aide d'un formulaire en ligne soumis à chacune des participantes et grâce à une interview en visioconférence pour l'une d'entre elles. Par la suite, chaque historienne a eu connaissance de l'ensemble du texte de manière à compléter éventuellement ses propos.

sociologie ou l'anthropologie, peine encore à se saisir de ces « nouveaux » outils. Comme l'écrivaient en 2020 Jenny Boucard et Stéphane Tirard :

> Ces vingt dernières années ont donc confirmé que l'histoire des sciences et des techniques était inscrite dans une double dynamique de consolidation et de renouvellement de ses objets et de ses méthodes. [...] la diversité des thèmes étudiés appelle une pluralité de compétences complémentaires que l'on trouve effectivement au sein de notre communauté. À charge pour nous, enseignant·e·s-chercheur·e·s et chercheur·e·s, de nous engager dans ces évolutions, de promouvoir des rencontres entre différents regards et de faire de nos laboratoires et départements des lieux pivots des échanges entre disciplines (Boucard & Tirard, 2020, p. 31).

Cet appel, s'il est entendu, résonne donc comme une perspective prometteuse pour l'intégration de l'intersectionnalité dans les recherches en histoire des sciences. Bien sûr, une volonté institutionnelle, avec sa traduction financière, est nécessaire. Elle permettra ainsi une ouverture du champ des possibles en sortant les recherches menées sous l'angle du genre en histoire des sciences de la marginalisation dans laquelle elle se trouve encore trop souvent.

Pour sortir de l'ombre les femmes productrices de savoirs, le recours aux archives est indispensable, mais elles y constituent bien souvent des actrices subalternes non répertoriées. L'enjeu du développement des études de genre en histoire des sciences est donc totalement enchevêtré à celui de l'accès aux archives, dont on a pu mesurer encore récemment la valeur politique. Au-delà des questions de réglementation de cet accès, les centres d'archives opèrent lors de la sélection des archives à conserver un choix politique orienté par les normes de la société dans laquelle ils sont inscrits à un instant donné, tout comme les historien·nes lors de l'écriture d'un récit historique. Sans pour autant succomber au relativisme, la prise de conscience de ce positionnement politique implicite offre l'opportunité de redéfinir les choix de conservation, d'identification et de classification des archives des institutions savantes qui seraient propices à révéler des catégories d'acteurs invisibilisés. C'est un des multiples apports des approches intersectionnelles qui a porté nombre d'archivistes à réinterroger leurs pratiques à l'aune (entre autres) du genre. Revisiter les archives sous cet angle renouvelle les objets de recherche, incite à construire de nouvelles approches autour de figures scientifiques ou d'institutions considérées comme connues, à sortir du cadre y compris au cours de recherches déjà inscrites dans une approche féministe (Gosztonyi Ainley, 2002). Ces épistémologies invitent les historien·nes des sciences à s'interroger encore davantage sur les relations entre savoirs, pouvoirs et dominations, à questionner la nature

politique des sciences et par là même à identifier le caractère engagé de leurs recherches (Rogers & Molinier, 2016).

Sous couvert d'universalité de façade, on a longtemps eu tendance à faire une histoire masculine, qu'elle soit écrite par des hommes ou d'un point de vue androcentré. Cet impensé du genre a entraîné tout un ensemble de failles, de manques, de béances. Car en oubliant la moitié de la population, on crée de fait une histoire appauvrie. Au contraire, prendre en compte les femmes et le genre dans l'histoire des sciences et des savoirs permet de révéler des subtilités, des nuances, de réinterroger méthodes et périodicités et même parfois de redécouvrir des hommes à travers leurs spécificités de genre.

Ainsi, non seulement une approche genrée des sciences et des savoirs est possible, mais elle est indispensable. Une approche intersectionnelle qui prend en compte dans toute sa complexité la multiplicité des rapports de domination et des différentes discriminations, et décentre notre regard occidental l'est tout autant.

Références

ANDERSON Bonnie S. & ZINSSER Judith P. (1988), *A History of Their Own: Women in Europe from Prehistory to the Present*, New York, NY Harper & Row.

BAURY Ghislain (2015), « Les abbayes exemptes face à l'évêque diocésain (XII^e^-XIII^e^ siècles) : une histoire genrée ? », dans *Actes du 23^e^ colloque d'Issoire. Évêques et abbés à l'époque romane - Textes, monuments, images et objets*, *Revue d'Auvergne*, vol. 614, p. 141-156.

BONNEMÈRE Pascale, COCHOY Franck & MAILLET Chloé Clovis (éds.) (2020), « Ce que fabrique le genre », *Techniques & Culture*, Appel à contributions, https://tc.hypotheses.org/4473

BOUCARD Jenny & TIRARD Stéphane (2020), « Introduction - Les *Cahiers François Viète*, acteur et témoin de vingt années d'évolution de l'histoire des sciences et des techniques », *Cahiers François Viète*, sér. III, vol. 9, p. 17-35.

BOURDIEU Pierre (1984), « Espace social et genèse des "classes" », *Actes de la recherche en sciences sociales,* vol. 52-53, p. 3-14.

BURGOS-BLONDELLE Valérie, LANCEL Juliette & LÉMONON-WAXIN Isabelle (2021), « Déranger ou dégenrer l'espace savant masculin ? Retour d'expérience sur le séminaire Femmes et savoirs », *Zilsel*, vol. 9, p. 337-365.

BURKE Peter (2016), *What is the History of Knowledge?*, Cambridge and Malden, Polity Press.

BUTLER Judith (1990), *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Londres, Routledge. Traduction française par Cynthia Kraus : *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005.

CHABAUD-RYCHTER Danielle & GARDEY Delphine (éds.) (2002), *L'engendrement des choses : des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, EAC.

CLAUSEN Meredith (2010), « The École des Beaux-Arts: Toward a Gendered History », *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. 69, n° 2, p. 153-161, doi:10.1525/jsah.2010.69.2.153

COLLIN Françoise (éd.) (1992), *Le sexe des sciences : les femmes en plus*, Paris, Éditions Autrement.

CRENSHAW Kimberlé (1989), « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, vol. 1989, n° 1, p. 139-167.

DASTON Lorraine (2017), « The History of Science and the History of Knowledge », *KNOW: A Journal on the Formation of Knowledge*, vol. 1, n° 1, p. 131-54, doi.org/10.1086/691678.

DEAR Peter (2005), « What is the History of Science the History of ? Early Modern Roots of the Ideology of Modern Science », *Isis*, vol. 96, n° 3, p. 390-406.

DUBY Georges & PERROT Michelle (éds.) (1991), *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon.

DYHOUSE Carol (2006), *Students: A Gendered History*, New York, Routledge.

FAUSTO-STERLING Anne (1989), « Life in the XY Corral », *Women's Studies International Forum*, vol. 12, n° 3, p. 319-331, doi.org/10.1016/S0277-5395(89)80009-3

FAUVEL Aude, COFFIN Jean-Christophe & TROCHU Thibaud (éds.) (2019), « Les carrières de femmes dans les sciences humaines et sociales (XIXe-XXe siècles) : une histoire invisible ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, vol. 35, p. 11-24.

FOX KELLER Evelyn (1985), *Reflections on Gender and Science*, New Haven, Yale University Press.

GARDEY Delphine & LÖWY Ilana (2000), *L'invention du naturel : les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Archives contemporaines.

GARDEY Delphine (2005), « La part de l'ombre ou celle des lumières ? Les sciences et la recherche au risque du genre », *Travail, genre et sociétés,* vol. 14, n° 2, p. 29-47, doi.org/10.3917/tgs.014.0029

GODLEWICZ-ADAMIEC Joanna, KRAWCZYK Dariusz, ŁUCZYŃSKA-HOŁDYS Malgorzata, PISZCZATOWSKI Pawel & SOKOLOWICZ Malgorzata (éds.) (2020), *Femmes et le savoir / Women and Knowledge / Frauen und Wissen*, Paris, Classiques Garnier.

GOSZTONYI AINLEY Marianne (2002), « Une nouvelle optique concernant la recherche sur l'histoire des femmes canadiennes et les sciences », *Recherches féministes*, vol. 15, n° 1, p. 93-111, doi.org/10.7202/000772ar

GOVONI Paola & ZELDA Franceschi (éds.) (2014), *Writing about Lives in Science: (Auto)Biography, Gender, and Genre*, Gottingen, V&R Unipress GmbH.

HARAWAY Donna (1988), « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Priviledge of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 575-599.

HARDING Sandra G. (1986), *The Science Question in Feminism*, Ithaca, Cornell University Press.

HARDING Sandra G. & O'BARR Jean F. (1987), *Sex and Scientific Inquiry*, Chicago, University of Chicago Press.

HÉRITIER Françoise (1996), *La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

JACQUEMART Alban (2017), « Une histoire genrée des mouvements suffragistes », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 133, p. 3-14, doi.org/10.3917/ving.133.0003

JARDINS Julie Des (2010), *The Madame Curie Complex: The Hidden History of Women in Science*, New York, The Feminist Press.

JORDANOVA Ludmilla J. (1989), *Sexual Visions: Images of Gender in Science and Medicine between the Eighteenth and Twentieth Centuries*, Madison, University of Wisconsin Press.

JORDAN-YOUNG Rebecca M. (2010), *Brainstorm, the Flaws in the Science of Sex Differences*, Cambridge, Harvard University Press. Traduction française par Odile Fillod : *Hormones, sexe et cerveau*, Paris, Belin, 2016.

KEILHAUER Annette & STEINBRÜGGE Lieselotte (2013), *Pour une histoire genrée des littératures romanes*, Tübingen, BoD - Books on Demand.

KNITTEL Fabien & RAGGI Pascal (éds.) (2013), *Genre et techniques : XIX^e^-XXI^e^ siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

KLAPISCH-ZUBER Christiane, FARGE Arlette, RIPA Yannick, SCHMITT-PANTEL Pauline, FRAISSE Geneviève, PERROT Michelle, VOLDMAN Danièle, DAUPHIN Cécile, PÉZERAT Pierrette & LAGRAVE Rose-Marie (1986), « Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie », *Annales*, vol. 41, n° 2, p. 271-293.

LASLETT Barbara, KOHLSTEDT Sally Gregory, HAMMONDS Evelynn & LONGINO Helen (1996), *Gender and Scientific Authority*, Chicago, University of Chicago Press.

LE DŒUFF Michèle (1998), *Le sexe du savoir*, Paris, Éditions Aubier.
MARTIN Emily (1991), « The Egg and the Sperm: How Science Has Constructed a Romance Based on Stereotypical Male-Female Roles », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 16, n° 3, p. 485-501, doi.org/10.1086/494680
MARRY Catherine (2016), « Conclusion », dans Rebecca ROGERS & Pascale MOLINIER (éds.), *Les Femmes dans le monde académique. Perspectives comparatives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 197-206.
PEIFFER Jeanne (2000), « Les débuts de la critique féministe des sciences en France (1978-1988) », dans Delphine GARDEY & Ilana LÖWY (éds.), *L'invention du naturel : les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Archives contemporaines, p. 75-86.
PERROT Michelle (1984), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages.
PERROT Michelle (1998), *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion.
PESTRE Dominique (éd.) (2015), *Histoire des sciences et des savoirs*, Paris, Seuil.
POTTER Elizabeth (2001), *Gender and Boyle's Law of Gases*, Bloomington, Indiana University Press.
RICHARDSON Sarah S. (2013), *Sex Itself: The Search for Male and Female in the Human Genome*, Chicago, University of Chicago Press.
ROGERS Rebecca & MOLINIER Pascale (éds.) (2016), *Les Femmes dans le monde académique. Perspectives comparatives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
ROSSITER Margaret W. (1982), *Women Scientists in America: Struggles and Strategies to 1940*, Baltimore, JHU Press.
SCHIEBINGER Londa L. (1987), « Maria Winkelmann at the Berlin Academy: A Turning Point for Women in Science », *Isis*, vol. 78, n° 2, p. 174-200.
SCHIEBINGER Londa (1989), *The Mind Has No Sex? Women in the Origins of Modern Science*, Cambridge, Harvard University Press.
THÉBAUD Françoise (2007), *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Paris, ENS Éditions.
THÉRENTY Marie-Ève (2009), « Pour une histoire genrée des médias », *Questions de communication*, vol. 15, p. 247-260.
TROTOT Caroline, DELAHAYE Claire & MORNAT Isabelle (éds.) (2020), *Femmes à l'œuvre dans la construction des savoirs : paradoxes de la visibilité et de l'invisibilité*, Champs sur Marne, LISAA éditeur, http://books.openedition.org/lisaa/1162

ZINSSER Judith P. (1996), « And Now for Something Completely Different:

Gendering the World History Survey », *AHA Perspectives*, vol. 34, p. 11-12.